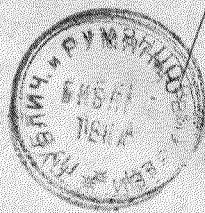


A. HAUSSMANN

ANCIEN CHANCELIER DE LA LÉGATION DE FRANCE EN CHINE, AUTEUR DU VOYAGE EN CHINE, COCHINCHINE, INDE ET MALAISIE

# LA CHINE



RÉSUMÉ HISTORIQUE

DE

L'INSURRECTION ET DES ÉVÉNEMENTS QUI ONT EU LIEU DANS CE PAYS

DEPUIS LE COMMENCEMENT DE LA GUERRE DE L'OPIUM JUSQU'EN 1857

ILLUSTRE

PAR CHARLES METTAIS

ACCOMPAGNÉ D'UNE NOUVELLE CARTE DE LA CHINE

PAR A. H. DUFOUR.

PRIX : 1 FRANC 70 CENTIMES.



PARIS,

PUBLIÉ PAR GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DE SEINE, 31.

85.

Toute traduction ou contrefaçon est interdite en France et à l'étranger. (Propriété de l'Éditeur.)





A. HAUSSMANN

ILLUSTRÉ

PAR CHARLES METTAIS.

# L'INSURRECTION EN CHINE

RÉSUMÉ HISTORIQUE

DES

## PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS QUI ONT EU LIEU DANS CE PAYS

DEPUIS LE COMMENCEMENT DE LA GUERRE DE L'OPIUM JUSQU'EN 1856

### INTRODUCTION.

La guerre de l'opium, les traités conclus par les diverses puissances maritimes de l'Occident avec la Chine, la nouvelle rupture de l'Angleterre avec ce pays et la formidable insurrection qui le désole depuis quelques années, ont considérablement augmenté son importance aux yeux de l'Europe. Le désir de voir tomber bientôt les dernières mais larges barrières qui s'opposent à l'ouverture complète du Céleste Empire a fait des progrès sensibles. Les événements dont l'Asie est le théâtre ont amené tous les esprits sérieux à prêter une grande attention à la situation de plus en plus critique de cette partie du globe. Au moment où la révolte du Bengale cause de graves préoccupations à notre vieux monde, on veut savoir aussi quelles sont les causes de l'insurrection de la Chine, quel en est le but, quelle en sera la fin et surtout quel rôle les grandes puissances maritimes pourront se voir contraintes à jouer dans ces lointains parages. On se demande si cette redoutable levée de boucliers, qui a déjà fait couler tant de sang, profitera en fin de compte à la civilisation; si elle facilitera l'entrée des Européens en Chine; en un mot, si les rebelles nous sont plus favorables que les impériaux?

Nous allons rechercher les probabilités de l'avenir dans l'étude du passé, et, dans ce but, nous nous proposons pour tâche non-seulement de raconter les principaux événements dont la Chine a été le théâtre dans ces dernières années d'insurrection, mais encore de remonter aux faits qui ont précédé et peut-être même engendré la révolte actuelle: nous voulons parler de la guerre de l'opium et de ses suites. Nous donnerons donc, dans la première partie de notre ouvrage, un abrégé historique de cette guerre. Viendra ensuite l'exposé des négociations et des principaux événements qui s'y lient. Nous terminerons par l'étude de l'insurrection et des différentes phases qu'elle a parcourues depuis son origine jusqu'en 1857. Notre livre embrassera, par conséquent, trois périodes bien distinctes: la période guerrière, de 1839 à 1842; la période diplomatique, de 1842 à 1850, et la période insurrectionnelle, de 1850 à 1857.

L'auteur a résidé en Chine à deux reprises et à huit années d'intervalle, deux ans chaque fois. Il a fait une étude consciencieuse et suivie des événements, ainsi que du pays, auquel il a déjà consacré plusieurs volumes.



PANTHEON POPULAIRE



ILLUSTRE

Bottell

A. HAUSSMANN

ILLUSTRE

PAR CHARLES METTALS.



# L'INSURRECTION EN CHINE.

## PREMIÈRE PARTIE.

### LIVRE PREMIER.

#### CHAPITRE PREMIER.

Premiers rapports commerciaux de l'Europe avec la Chine. — Anciennes missions religieuses. — Premières ambassades. — L'opium en Chine. — Son influence pernicieuse. — Mémoires des mandarins. — Édit de l'empereur. — Arrivée du commissaire impérial Lin à Canton. — Sa proclamation. — Les Anglais prisonniers. — L'opium livré. — Canton abandonné par les Anglais.

C'est aux Portugais que revient l'honneur d'avoir fondé le premier établissement européen en Chine, où ils parurent dès l'année 1516, et où ils eurent mille obstacles à vaincre pour se créer quelques relations commerciales et un modeste pied-à-terre qui devint plus tard Macao. Les Hollandais, leurs rivaux, voulurent imiter leur exemple en 1601; mais leurs efforts furent infructueux pendant assez longtemps.

Les missions catholiques ne furent guère plus heureuses, à leurs débuts en Chine, que les expéditions commerciales. Saint François-Xavier, qui débarqua à Macao en 1552, mourut peu après son arrivée, sans avoir eu le temps d'accomplir ses pieux projets. Deux moines augustins de Manille, venus en 1575 au Céleste Empire, où ils rencontrèrent d'abord un assez bon accueil, furent bientôt accusés d'espionnage et brutalement renvoyés aux Philippines. Plus tard se présentèrent une quinzaine de franciscains espagnols, qu'on força également à repartir au plus vite.

C'était aux missionnaires jésuites qu'étaient réservés les premiers succès religieux sur ces rives lointaines. Le père Michel Ruggiero en 1579, Mathieu Ricci en 1582, y préludèrent, avec autant de talent que de bonheur, à leurs travaux apostoliques, qui acquirent bientôt un développement et une importance extraordinaires. Six ou sept ans après la mort du père Ricci, il y eut une réaction momentanée; mais les missions ne tardèrent pas à reprendre leur essor sous le savant père Adam Schaal, qui reforma le calendrier chinois et devint grand mandarin, directeur du bureau de l'astronomie. Sous l'illustre et sage empereur Kang-hi, contemporain de Louis XIV, le père Verbiest hérita de l'influence et des fonctions du père Schaal. On compta bientôt en Chine trois cents églises ou chapelles et trois cent mille chrétiens qui jouirent longtemps de la protection spéciale de l'empereur, à la cour duquel la France était honorée dans la personne de plusieurs de ses dignes et savants missionnaires, admis dans l'intimité du souverain. Sous Young-ching, successeur de Kang-hi, il y eut une nouvelle et puissante réaction contre le christianisme; un décret enjoignit aux missionnaires de quitter la Chine. Kien-loung, qui monta sur le trône en 1756, se signala par ses rigueurs contre les catholiques pendant la première partie de son règne, mais montra plus de tolérance vers la fin du dix-huitième siècle. Enfin, depuis le commencement du dix-neuvième, le christianisme a éprouvé en Chine plusieurs persécutions qui n'y ont pas diminué le nombre et le zèle de nos missionnaires.

Pendant que les missions religieuses travaillaient à poser des fondements durables au Céleste Empire, les tentatives commerciales ne se laissaient pas non plus de s'y renouveler en dépit des difficultés continuelles que leur suscitaient la méfiance et le mauvais vouloir des mandarins à l'égard des étrangers. Désireux de conquérir cet important marché, les Hollandais firent partir, en 1655, de Batavia, une mission politique et mercantile qui, après avoir d'abord rencontré des dispositions assez favorables à Pékin, fut bientôt congédiée, par suite des intrigues des Portugais, sans avoir même pu obtenir pour la Hollande l'autorisation de commercer à Canton, où l'on commençait cependant à tolérer quelques comptoirs étrangers. Nouvelle ambassade néerlandaise à Pékin en 1664, et nouvelle réponse défavorable de la cour. Ce ne fut qu'au dix-huitième siècle que les navires hollandais furent admis à Canton, devenu dès lors l'entrepôt du commerce de l'Europe avec la Chine. Mais il paraît que ce débouché fut considéré comme insuffisant à Batavia, d'où un troisième ambassadeur, M. Van Braam, partit en 1794 pour Pékin, qu'il quitta après un assez court séjour et sans avoir obtenu des avantages particuliers pour sa nation.

Ce fut aussi au dix-huitième siècle que la France établit un comptoir à Canton, où notre commerce, entretenu par les cargaisons d'un

ou de deux navires seulement qu'on y envoyait chaque année, demeura pour ainsi dire stationnaire jusque dans ces derniers temps.

Les premières relations commerciales de l'Angleterre, ou plutôt de la compagnie des Indes anglaises avec la Chine, remontent à l'année 1657. Sept ans plus tard, un navire de la compagnie y faisait le premier chargement de thé. Dès le commencement du dix-huitième siècle, le commerce de la Grande-Bretagne prenait de l'importance au Céleste Empire, et ce fut vers la fin du même siècle que l'opium, apporté de l'Inde par des navires anglais, commença à trouver des consommateurs dans la population chinoise. Un membre de l'ambassade de lord Mac-Cartney s'assura, en 1793, que ce narcotique, alors très-cher, était particulièrement goûté par les riches mandarins. Mais une diminution sensible de prix le mit bientôt à la portée des basses classes, ce qui détermina quelques hauts fonctionnaires chinois à se plaindre très-vivement de l'influence pernicieuse exercée par l'opium sur les populations. Les rapports de ces mandarins parlent de « milliers de fumeurs en proie à des maux sans nombre : les uns amaigris, épuisés, désormais incapables de se livrer à leurs anciennes occupations; les autres privés de la mémoire, rongés par une mélancolie profonde, à charge à leurs familles, à eux-mêmes, et appelant la mort à grands cris. » Ces rapports furent suivis de plusieurs édits de l'empereur Kien-king, dont le gouvernement eut recours aux mesures les plus sévères pour arrêter la contrebande de l'opium. Pendant un instant, tout commerce avec les étrangers fut interdit. Mais les choses reprurent bientôt leur ancien cours. Des fonctionnaires chinois de rang inférieur, et particulièrement des employés des douanes, tout en affectant beaucoup de zèle pour la suppression de la contrebande, y prêtaient clandestinement la main, parce qu'ils en partageaient les gros bénéfices. Aussi vit-on bientôt toute la côte de l'empire s'ouvrir d'elle-même à l'invasion de l'opium.

Macao et Wampou, petite île située dans la rivière de Canton, à quelques lieues de cette ville, dont elle est le port, avaient été longtemps les foyers du trafic auquel l'empereur voulait mettre un terme. Les plaintes répétées des grands mandarins, jointes aux vexations des autorités portugaises, déterminèrent, en 1821, les agents de la compagnie des Indes à transporter ce commerce illicite au mouillage de l'île de Lin-tin, près de l'embouchure de la rivière de Canton.

Le monopole commercial de la compagnie ayant cessé en 1834, la marine marchande britannique entra avec ardeur en possession de sa liberté dans l'extrême Orient : ce qui ne se fit pas sans causer aux autorités chinoises une pénible surprise et un mécontentement que l'arrivée inattendue d'un surintendant du commerce anglais, de lord Napier, changea bientôt en violente exaspération. Aussi à peine ce haut fonctionnaire se fut-il rendu à Canton, dont le gouverneur lui avait interdit le séjour, que le commerce fut suspendu par ordre des autorités locales. Le surintendant britannique répondit à cette mesure rigoureuse par un acte énergique : il fit forcer l'entrée de la rivière de Canton par deux navires de guerre anglais, malgré la résistance que les Chinois cherchèrent à opposer. Mais cette démonstration menaçante n'empêcha pas lord Napier de se voir bloqué par la police cantonnaise dans sa factorerie, où ses nationaux accoururent en foule pour le supplier de partir. Fatigué de semblables obsessions, miné par une maladie que lui avaient causée des contrariétés nombreuses, il retourna à Macao, où il mourut peu de temps après. Son départ de Canton fut le signal de la reprise du commerce.

Il paraît que vers 1835 un de ces revirements d'opinion, si fréquents à la cour de Pékin, s'y opéra en faveur de l'opium, revirement auquel on prétendit que certaines influences féminines, très-puissantes sur l'esprit du faible empereur Tao-kouang, n'avaient pas été étrangères. Ce fut sans doute ce changement de système, si contraire aux idées des hommes d'Etat chinois de la vieille roche, qui détermina un employé du ministère des rites et cérémonies, nommé Heu-naï-tsi, à adresser à l'empereur un rapport parfaitement raisonné, dans lequel, après avoir posé en principe l'impossibilité de faire cesser le trafic de l'opium, il concluait en faveur de l'autorisation de ce commerce, sous certaines conditions restrictives : ce qui eût été en effet le plus sage parti à prendre, comme les événements l'ont prouvé par la suite. Il s'appuyait particulièrement sur l'avantage très-considérable qu'il y aurait eu pour l'Etat à empêcher l'immense exportation d'argent en lingots à laquelle donnait lieu la vente clandestine de

l'opium, qui, une fois autorisée, se serait résolue en de simples échanges de marchandises, comme celle de la plupart des autres produits.

Ce mémoire, tout lumineux qu'il était, fut réfuté par un collègue de Heu-nai-tsi, du nom de Tchou-tsun, qui était resté fidèle aux anciennes traditions.

« En lisant les instructions sacrées du sage empereur Kang-hi, » écrivit-il au souverain, je demeure frappé d'une vive lumière par la remarque suivante : « Il est à craindre que dans quelques mille ans la Chine ne soit mise en péril par les nations de l'Occident qui y envoient des navires. » Aujourd'hui, deux siècles à peine se sont écoulés depuis cette prédiction, et déjà nous voyons naître le danger dont elle parle. C'est une ancienne maxime de la dynastie régnante, que les vrais fondements de la maison des Tsing sont dans l'armée manchoue. Mais comment nos soldats pourront-ils repousser l'ennemi et sauvegarder l'empire du Centre, si le goût de l'opium se répand parmi eux, si leurs bras deviennent tremblants et si leurs jambes chancelantes ? »

Ce rapport fit sensation à la cour et fut suivi de plusieurs autres, qui signalèrent comme un danger sérieux, comme une cause incessante d'appauvrissement pour le pays, l'immense extension du commerce de l'opium. L'ancien parti, hostile à tout ce qui venait de l'étranger, reprenait le dessus à Pékin. Une réaction complète s'opérait contre le perfide narcotique, que l'on accusait maintenant d'avoir causé la mort de deux fils chéris de l'empereur, et Sa Majesté rendait un décret portant que la vente de l'opium était à tout jamais prohibée, et que quiconque se rendrait coupable du crime d'en fumer, encourrait à l'avenir la peine capitale. Ordre était en même temps donné aux autorités des ports de renvoyer sur-le-champ tout navire contrebandier.

Ce fut au moment où la politique chinoise venait d'éprouver ce changement subit que les fonctions difficiles de surintendant du commerce britannique à Canton furent confiées au capitaine Elliot, qui, peu de temps après son arrivée, fut requis par l'autorité locale de chasser tous les marchands et tous les navires d'opium anglais, sommation à laquelle il ne donna, comme on le pense bien, aucune suite. Pendant que le gouvernement et ses grands mandarins faisaient tous leurs efforts pour arrêter le trafic défendu, plus de cinquante navires de cabotage se livraient, le long de la côte, à la contrebande, qui n'avait jamais été plus active, bravant ainsi avec audace les lois d'un grand empire, provoquant les mesures sévères et trop souvent irrépressibles en elles-mêmes auxquelles les autorités chinoises crurent devoir recourir.

Vers la fin de 1838, les magistrats de Canton condamnèrent un marchand d'opium du pays à être exécuté en face des factoreries anglaises. Mais les étrangers s'opposèrent à cet acte de rigueur, ce qui donna lieu à une rixe assez grave. Aussitôt le surintendant Elliot invita tous les capitaines de sa nation qui vendaient de l'opium près de l'embouchure de la rivière de Canton à s'éloigner dans le plus bref délai, en leur déclarant qu'en cas d'opposition de leur part, il leur retirerait sa protection. En même temps, il se prononça de la manière la plus formelle et la plus loyale contre le trafic prohibé, désavoua qui honorait le gouvernement dont il était le représentant commercial. Enfin il notifia, le 31 décembre, à ses nationaux, que les affaires recommenceraient à Canton à partir du 1<sup>er</sup> janvier 1839.

La nouvelle année s'annonça par un redoublement de sévérité de la part du gouvernement chinois. Un marchand d'opium cantonnais fut mis à mort sous les fenêtres des Anglais, ce qui détermina M. Elliot à faire abaisser le pavillon britannique, en protestant contre l'exécution. Le bruit que des troupes chinoises se rassemblaient en grand nombre autour de la ville vint bientôt répandre l'alarme dans la communauté européenne.

Le 10 mars, un haut commissaire impérial, nommé Lin-tsi-seu, arriva à Canton, chargé des pleins pouvoirs de son souverain et précédé d'une formidable réputation de sévérité et d'énergie.

Ce mandarin était un homme d'une cinquantaine d'années, de moyenne taille, au visage rond, à la physionomie sévère. Son regard était vif et pénétrant, son maintien grave, sa voix claire et vibrante. Jamais le moindre sourire n'effleurait ses lèvres; tout indiquait en lui l'homme d'Etat et l'habitude du commandement.

Dès l'arrivée du commissaire impérial à Canton, tous les hauts fonctionnaires s'empressèrent de venir se confondre en protestations de dévouement, de soumission et d'obéissance à ses moindres volontés. Haine aux barbares ! fut le mot d'ordre qui vola de bouche en bouche, dès qu'on sut à quoi s'en tenir sur les dispositions de l'envoyé de l'empereur à l'égard des Anglais. Doué d'un coup d'œil prompt et d'une énergie peu commune, investi de pouvoirs illimités, animé des passions nationales les plus ardentes, et jaloux de faire enfin prévaloir les lois de l'empire sur l'audace de quelques centaines de contrebandiers, Lin avait reconnu tout d'abord la nécessité d'organiser à Canton un régime de terreur à l'égard des Anglais aussi bien que des Chinois eux-mêmes. Il avait compris que c'étaient tout autant la corruption, la vénalité, la faiblesse des mandarins, ses subordonnés, que la soif de gain des marchands étrangers qu'il avait à combattre. Les vices de l'organisation administrative de son pays ne

lui étaient que trop connus. Il savait par quels moyens coupables nombre de fonctionnaires se créaient, à côté du traitement de leurs charges, des revenus clandestins bien supérieurs à leurs appointements, et, à ses yeux, l'espèce de solidarité qui existe entre les mandarins de divers degrés était plutôt une des causes de la corruption qu'un remède contre ce mal. Il connaissait déjà les noms d'une quantité d'employés de la province du Kouang-toung, qui percevaient une prime sur la vente secrète de l'opium, et le bruit s'était répandu que le redoutable commissaire avait entre les mains de longues listes et de nombreux documents remplis d'observations sur la conduite, sur le caractère des officiers publics, des principaux négociants européens, ainsi que des dix marchands hong ou hanistes qui étaient encore, à cette époque, les courtiers cantonnais du commerce avec l'extérieur, et qui servaient de cautions au gouvernement chinois pour l'acquiescement des droits de douane par les étrangers, en même temps qu'à ces derniers pour le paiement des dettes des négociants chinois envers eux.

Le commissaire impérial ne perdit point de temps. Huit jours après son entrée à Canton, ses mesures étaient prises, et il adressait aux étrangers de toutes nations une proclamation aussi emphatique dans sa forme que nette et péremptoire dans sa conclusion.

« Les navires des pays lointains qui viennent commercer à Canton, y disait-il, réalisent dans ce port des bénéfices énormes. Aussi, tandis qu'il n'en arrivait jadis qu'une dizaine par an, est-il venu cent et plusieurs fois dix navires pendant chacune des dernières années... Interrogez-vous vous-mêmes, ô étrangers, et voyez s'il existe sous le ciel un autre marché aussi avantageux que celui-ci... Que deviendraient les bénéfices de vos diverses nations si nos ports vous étaient fermés ? Vous ne sauriez exister sans nos thés et sans notre rhubarbe, et nous vous les livrons purs, sans mélange, pour être exportés au delà des mers. Vlt-on jamais, je vous le demande, faveurs plus signalées ?... »

« Si vous êtes reconnaissants de tels bienfaits, vous devez respecter les lois et éviter de faire du mal à autrui en vous enrichissant. Pourquoi donc apporter chez nous cet opium, qu'on ne fume pas dans vos pays, et dépouiller ainsi nos populations de leur argent, tout en compromettant leur santé et leur existence ? Une telle conduite soulève l'indignation de tous les cœurs honnêtes. Elle est inexorable aux yeux de la raison céleste.

« ... Notre grand empereur, informé de ce qui se passe, est entré dans un courroux terrible, qui ne s'apaisera que lorsque le mal aura été extirpé jusque dans sa racine. Tout individu de ce pays qui se livrera désormais au trafic de l'opium, ou qui ouvrira un local aux fumeurs, encourra les peines les plus sévères.

« Quant à vous qui êtes venus vous établir sur le territoire du Céleste Empire, vous aurez à vous soumettre à ses lois, tout comme les gens du pays. Nous avons appris qu'il y a en ce moment à bord des navires-magasins, près de Lin-tin et ailleurs, plusieurs fois dix mille caisses d'opium que l'on se propose de vendre... Voici maintenant ce que nous ordonnons, et qu'à la réception de ces ordres les marchands étrangers s'empressent d'obéir !

« Ces marchands livreront au gouvernement chinois tout l'opium qui se trouve à bord de leurs navires. Cet opium sera brûlé et anéanti, afin que le mal soit radicalement extirpé. On ne cachera pas le moindre atome de cette substance. En même temps les étrangers signeront un engagement écrit dans leur langue et en chinois, portant que ceux de leurs navires qui viendront dorénavant ici n'apporteront plus jamais d'opium; que si l'on s'avise d'en introduire encore, toutes les marchandises chargées sur le navire contrebandier seront confisquées, et que les coupables auront à se soumettre à toute la rigueur des lois. . . . .

« . . . . . Si vous refusez, ô étrangers, de vous corriger et de vous repentir, il ne serait pas même nécessaire de déployer contre vous la puissance redoutable de nos troupes. Il suffirait d'armer le peuple, dont l'indignation est à son comble, pour mettre vos têtes à notre merci. . . . .

« Il vous reste maintenant à faire votre choix... Je donne ordre aux hanistes de se rendre auprès de vous pour vous avertir... Je vous laisse un délai de trois jours pour m'envoyer votre réponse. Evitez tout retard, et n'attendez pas, pour vous repentir, qu'il n'en soit plus temps. »

Cette proclamation fut accompagnée d'un avis fort sévère adressé aux marchands hong.

On peut juger de l'inquiétude que ces nouvelles causèrent aux négociants européens. Mais ce qui mit le comble à leur consternation, ce fut un arrêté du surintendant des douanes, Yu, en vertu duquel il leur était interdit, jusqu'à l'aplanissement des difficultés pendantes, de quitter Canton ou Wampou pour se rendre à Macao, qui était à cette époque la résidence des familles anglaises.

Cependant le délai de trois jours fixé par Lin allait expirer, et l'on n'avait encore pris aucune détermination. On recourut alors aux demi-mesures : on sollicita un nouveau délai, on proposa au commissaire impérial de lui livrer sur-le-champ un millier de caisses d'opium. Mais cette offre fut repoussée avec hauteur par Lin, qui préscrivit les mesures de police les plus sévères pour empêcher les